

Un « chef-d'œuvre » en péril

Madeleine Blondel



Fig. 1 : La cathédrale idéale. Musée de la Vie Bourguignonne -Perrin de Puycousin - © cliché Ville de Dijon, François Perrodin.



Fig. 2 : La photographie de la classe - © coll. particulière.

En 1990, le Musée de la Vie Bourguignonne-Perrin de Puycousin acquiert la maquette d'une cathédrale réalisée par les garçons de la Communale de Molesmes lors des séances hebdomadaires de travaux manuels. Un jeune instituteur, Jean Délas, frais émoulu de l'Ecole Normale de Dijon et passionné d'architecture, imagine de faire de ses élèves des bâtisseurs de cathédrale (fig. 2). L'exercice dure presque deux années scolaires (1935-1936/1936-1937). Une fois achevé, l'édifice est exposé le 14 juillet 1937 sur la place du village et la photographie du chef-d'œuvre éditée en carte postale avec pour légende *Molesme (Côte-d'Or). - Cathédrale gothique (XIII^e s.). Construite par les Enfants de l'Ecole de Garçons de Molesme (1937-1939). - Longueur 2 m. largeur au transept 60 cm. hauteur des tours 90 cm.*

Après ces instants de gloire, la maquette est reléguée au grenier de la mairie puis oubliée... Pas vraiment, car le souvenir de cette aventure luit encore dans les mémoires...

Quelle est la cathédrale prise comme modèle par Jean Délas ? A cette question l'instituteur de répondre : "J'ai fait ma cathédrale." Passionné par les cours d'histoire de l'art de l'Ecole Normale, le jeune instituteur part en excursion sur sa moto Soyer - engin qui impressionne beaucoup ses élèves - pour découvrir des monuments. L'énoncé des villes de Troyes, Poitiers, Saint-Savin-sur-Gartempe, Reims... illumine encore son visage. La majesté des édifices, l'ordonnance des volumes, les jeux de lumière que procurent les verrières le fascinent ; point n'est besoin de s'arrêter sur la particularité d'un chapiteau, car ce n'est là que détail. D'ailleurs

la maquette sera dépourvue de toute iconographie, comme pour mieux fixer l'attention des enfants sur la structure de l'édifice : l'esprit en est cistercien. Ainsi mûrit ce projet pédagogique.

Cette cathédrale, de type basilical à collatéraux doubles, s'élève sur trois niveaux (fig. 1). Aux cinq vaisseaux correspondent cinq porches de la façade, chacun surmonté d'un gâble plus ou moins développé. L'ébrasement des trois portails centraux est beaucoup plus profond que ceux des étroits portails, qui ouvrent sur les deuxièmes collatéraux.

Le portail central est surmonté d'une rosace qui éclaire la tribune et la nef centrale. De part et d'autre, deux autres portails servent de base aux tours, qui s'élèvent sur trois niveaux avec élégance, car rythmées de baies étroites et hautes. La nef centrale, à sept travées, est aussi éclairée sur toute sa longueur par quatorze verrières géminées. Des murs goutterots partent les arcs-boutants à double volée, qui transmettent la poussée de la voûte centrale aux culées, elles-mêmes coiffées d'une charge pyramidale. Ces culées servent aussi de contreforts aux voûtes des collatéraux qu'éclairent des baies ogivales.

La nef transversale s'ouvre à chaque extrémité par un portail à profond ébrasement surmonté d'un gâble ; elle est éclairée par deux rosaces et huit verrières de même facture que celles de la nef. Ce transept ne dépasse pas les collatéraux (à l'exception des colonnettes du porche), donnant ainsi à l'édifice un plan intérieur rectangulaire, qui se parachève en hémicycle.

Dans cet hémicycle se logent le chœur et un double déambulatoire qui dessert cinq chapelles rayonnantes. Le chœur, éclairé dans la partie haute

par onze baies géminées, reçoit aussi la lumière des six verrières du déambulatoire et des trente-cinq lancettes des absidioles.

Le chevet s'équilibre par le même système de contre-butée que la voûte de la nef.

L'ensemble de l'édifice - nef, collatéraux, transept, chœur, déambulatoire - est couvert de toitures en bâtière, tandis qu'une toiture à pente douce recouvre chaque absidiole. Sur les murs goutterots (nef, collatéraux, transept, chœur et absidioles) s'étire un garde-corps constitué de fines colonnettes juxtaposées. Sur les faîtes des toits de la nef, du chœur et du transept court un motif de losanges juxtaposés. A la croisée du transept s'élève la flèche, qui s'assied sur une base constituée d'une colonne entourée de huit colonnettes et surmontée de quatre gâbles.

L'originalité de cette maquette réside dans le fait qu'elle n'est fabriquée qu'avec des matériaux de récupération, à l'exception du papier calque, utilisé pour les vitraux, acheté à la Papeterie Rigollot, sise 10 rue de la Liberté à Dijon. Souvent les enfants, à la demande de l'instituteur, apportent eux-mêmes papiers, cartons, almanachs des P.T.T. périmés, chutes de bois (tasseaux, contreplaqué fin, isorel, lattes de bois) glanées sans doute à la scierie tenue par le père du jeune Maurice. Des baguettes de noisetier, soigneusement ramassées, sont taillées au couteau lors des escapades buissonnières. Vis, clous, tiges de fer, fil de fer sont récupérés à l'occasion de baguenaudages chez les artisans du village. Marceau Pion se souvient encore de la recherche d'une solution adéquate pour faire la flèche : les baleines d'un vieux parapluie pourraient bien faire l'affaire ! Ainsi l'imagination des enfants est constamment sollicitée.



Fig. 3 : Remise en forme de la toiture avec un gabarit - © Philippe Langot.

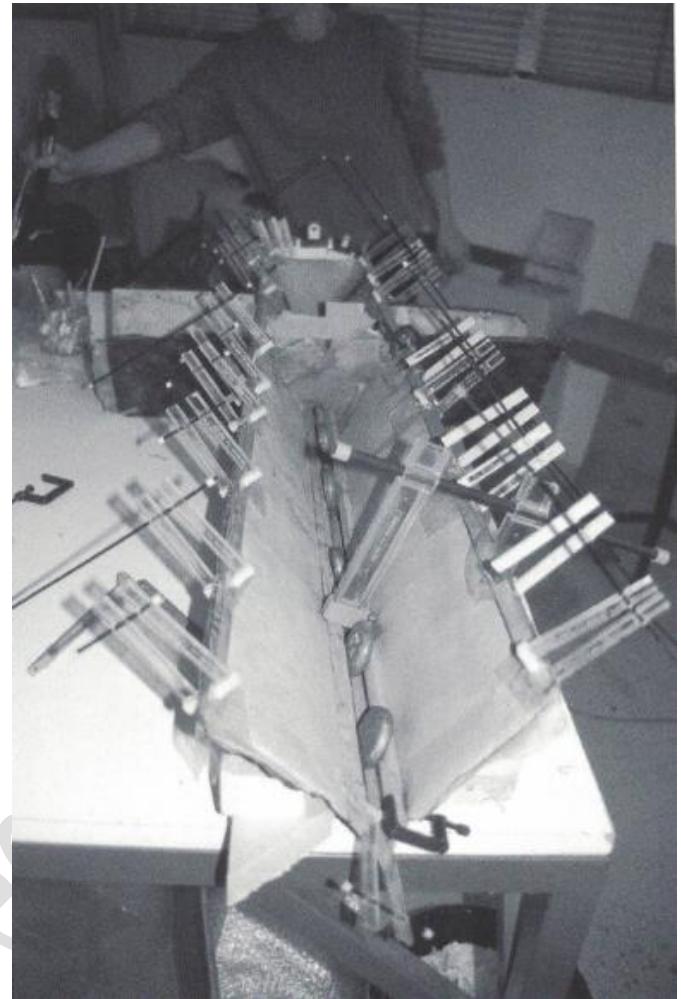


Fig. 5 : Redressement des arcs-boutants avec des buvards humides, des presses et des plaquettes rigides - © Philippe Langot.



Fig. 4 : Redressement par humidification de chaque pilier de carton de la première absidiole - © Philippe Langot.

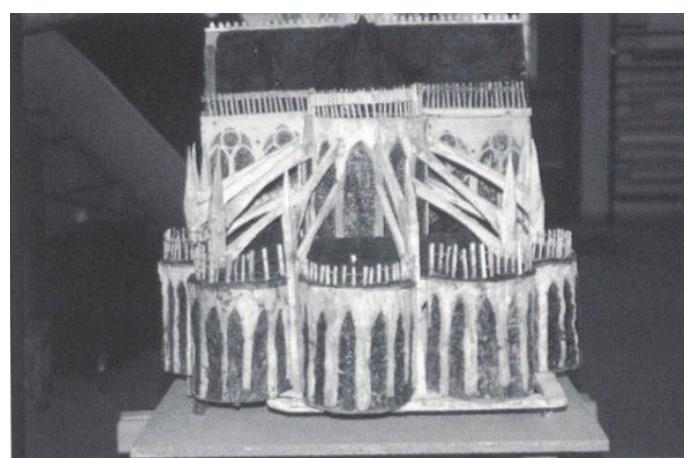


Fig. 6 : Le chevet après la restauration - © Philippe Langot

Mais le matériau de construction par excellence reste les cahiers d'écoliers usagés, comme le révèle l'observation minutieuse de la maquette. Sous le badigeon blanc se devinent encore quadrillage et liseré rouge de la marge de la page et la pâle écriture à l'encre violette des austères devoirs. En effet, dès qu'un cahier est terminé, l'élève le rend à l'instituteur qui lui en donne un neuf : ainsi se constitue un stock non négligeable.

Pour le chantier de la cathédrale, chaque page de cahier est détachée, puis roulée sur un crayon ou un bâton selon le diamètre souhaité. Ce sont les petits de 5 - 6 ans qui accomplissent minutieusement cette tâche qui exige une dextérité presque au-dessus de leur force avoue encore aujourd'hui Jean Délas. Que d'encouragements à prodiguer aux plus maladroits ! Les moyens collent soigneusement les rouleaux avec de la colle Rémy, puis les assemblent avec du fil de fer, voire du fil de coton (base de la flèche), afin de constituer des faisceaux de différentes tailles. Certains rouleaux sont rigidifiés par une baguette de noisetier ou une tige en fer fileté, ce qui facilite par ailleurs les assemblages. Le montage est réalisé par les grands élèves.

Mais cette grande diversité des matériaux s'estompe sous le badigeon blanc uniforme qui recouvre l'ensemble de l'édifice à l'exception des toitures, faites d'un papier noir légèrement glacé, et des vitraux.

Pour les verrières, deux techniques sont pratiquées ; soit les remplages des baies géminées sont dessinés à- même le calque, soit ils sont découpés dans un contreplaqué ; cette seconde méthode est utilisée pour les rosaces et toutes les fenêtres hautes, à l'exception des cinq verrières axiales du chœur, pour lesquelles s'applique la première méthode, que l'on retrouve aussi sur les vingt baies du rez-de-chaussée et les deux verrières

qui se logent dans l'épaisseur des tours du massif de la façade éclairant ainsi la tribune.

Les vitraux sont réalisés par les élèves les plus doués en peinture. Bien-sûr il ne s'agit pas de peinture figurative ; un papier calque, épais, découpé dans la forme souhaitée, est couvert de taches jaunes, rouges ou bleues. Ainsi décorés, les bords sont collés sur la structure des contreforts ou sur le contre-plaqué. Ces panneaux multicolores sont du plus bel effet lors de l'illumination de la cathédrale. Car, à l'intérieur de l'édifice, est installée une douille avec une ampoule électrique. Ainsi est mise en évidence l'importance de ces murs de lumière propres à tout édifice gothique.

Sans entrer dans les subtilités des démonstrations d'un Suger, l'entrepreneur abbé de Saint-Denis, l'instituteur, tout au long de ces séances de travaux manuels, en a sans doute profité pour faire comprendre l'équilibre du bâtiment. En mettant les enfants à l'ouvrage, il est plus aisés de leur faire entendre comment la poussée des voûtes, toujours reportée sur l'extérieur, est transmise aux culées par les arcs-boutants, permettant ainsi le percement de murs désormais non-porteurs.

Lors de son acquisition en 1990, l'état de cette maquette est fort critique en raison de trois facteurs essentiels :

- les matériaux utilisés sont des réemplois de matières certes fragiles, mais surtout non traitées ; de ce fait, cette maquette s'avère extrêmement vulnérable.
- la précarité des savoir-faire d'enfants plus ou moins habiles, soigneux ou appliqués ; il s'agit là d'un travail collectif de facture irrégulière, aussi des fragilités se sont- elles révélées lors des manipulations et du stockage.
- un stockage de quelques cinquante années dans un local inadéquat.

Conçu comme exercice pédagogique, cette maquette ne devait sans doute pas être confrontée à l'épreuve du temps. Et pourtant, les enfants, fiers de ce travail qui a monopolisé une partie de leur énergie durant deux années scolaires, contemplent leur ouvrage ! Et les parents s'émerveillent devant ce chef-d'œuvre, dont le cercle des admirateurs s'élargit grâce à la diffusion d'une carte postale vendue au café-restaurant du village. Peu à peu, émerge l'idée de garder la maquette. Cependant où stocker un objet si fragile, de manipulation délicate et de surcroît encombrant... ? La déclaration de guerre impose d'autres priorités. La cathédrale est alors reléguée au grenier de la mairie.

Ainsi au fil des années, la maquette blanche et noire se couvre inexorablement d'une pellicule de poussière grise qui pénètre dans toutes les anfractuosités. Objet embarrassant, elle a sans doute dû être à plusieurs reprises déplacée sans ménagement, voire avec désinvolture, créant des tensions qui favorisent désassemblages, déchirures et écrasements. Manipulations d'autant plus téméraires que sournoisement les insectes xylophages, en s'attaquant au bois, fragilisent le chassis et les structures intérieures.

Par ailleurs, les mauvaises conditions atmosphériques ont accéléré le processus de dégradation. L'humidité a laissé des auréoles sur cartons, papiers, calques ; des éléments se sont décollés, d'autres ont gondolé, voire craquelé. Les fils métalliques se sont oxydés : certains se sont même rompus, tandis que d'autres, rouillés, ont provoqué des taches. Enfin les rongeurs se sont attaqués aux rouleaux de papier et le badigeon est devenu extrêmement pulvérulent. Ainsi lors de son enlèvement le 18 septembre 1990, la maquette de la cathédrale était démantibulée. Ce chef-d'œuvre était vraiment en péril.

Pourtant, l'originalité d'un tel travail en faisait d'emblée un objet de curiosité. Car cet objet témoigne de l'ingéniosité de cet instituteur qui initie à un exercice, où habileté et maladresse de quelques dix-sept garnements, oubliant un temps chamailleries et bousculades, s'investissent dans une oeuvre collective. L'instituteur est un inspiré dans sa classe. Cette cathédrale ne devait pas être "engloutie". Faire entrer cette maquette dans les collections du Musée de la Vie Bourguignonne allait dans le sens de la mission du musée, soucieux de conserver les particularismes locaux. Dans un premier temps elle est stockée dans les réserves, car pour la présenter au public, encore fallait-il envisager une restauration.

Après avoir consulté plusieurs spécialistes, le travail est confié à l'atelier LP3 Conservation de Semur-en-Auxois. La restauration est effectuée au cours de l'année 1996 par Philippe Langot, assisté d'Isabelle Ménétrier.

Afin d'éviter une énumération fastidieuse, seules les principales interventions sont recensées ; puis un développement sur la restauration d'une absidiole permettra de mieux comprendre diversité et complexité des actions entreprises.

Les interventions peuvent se détailler ainsi :

- Dépoussiérage de la maquette avec un micro-aspirateur : la dépose de la toiture permet d'épousseter les combles particulièrement sales.
- Nettoyage des parties encrassées avec des compresses de bolloré imprégnées de gel de méthylcellulose; seuls, le papier noir des toitures, le papier calque et par-fois le papier blanc ont pu être nettoyés selon cette méthode ; le reste de la structure en bois, contre-plaqué et carton, étant recouvert d'un badigeon blanc extrêmement pulvérulent n'a pu subir ce traitement.
- Recollage des éléments décollés avec de la tylose MH 300.

- Redressement manuel (arcs-boutants) (fig. 5) ou par buvards humides et presses des éléments gondolés des toitures (fabrication d'un gabarit) (fig.3), des colonnettes du garde-corps (cales de plexiglas) et des chapelles rayonnantes.
- Consolidation par du papier épais neutre, du papier de chanvre encollé avec de la tylose MH 300 ou du polyester non tissé fixé au klucel, des éléments fragilisés.
- Réintégration de segments de baguettes de bois de section carrée pour la remise à niveau de certains éléments du chassis ; réintégration des manques dans la ligne de faîte du toit.
- Remplacement : des éléments oxydés (liens métalliques, clous, vis...) de certains bois déformés ou brisés servant d'armatures de certains rouleaux de papiers ; des rouleaux sont alors refaits en papier blanc neutre fixé avec de la tylose MH 300.

Les interventions réalisées sur les absidioles permettent de mieux comprendre cette restauration. Détachées de la maquette et autonomes, elles sont au nombre de cinq. De facture différente, celles réalisées avec minutie s'avèrent les mieux conservées et ne nécessitent donc qu'une légère intervention : redressement ou substitution partielle du fil de fer bordant les toitures, remplacement de petits rouleaux de papier (colonnettes).

Par contre, les absidioles 1, 2 et 5, totalement écrasées, nécessitent des interventions plus lourdes. Le travail accompli sur la première absidiole est pertinente des méthodes adoptées pour cette restauration. Voici donc l'énumération des opérations :

Le sol : après la dépose du sol (demi-cercle en carton gris) de l'absidiole, la mise sous presse légère avec un buvard humide permet une remise en

forme ; un doublage, avec un autre carton découpé dans la forme et encollé au klucel, est mis sous presse pour le collage.

Les vitraux : ils sont découpés dans un papier calque constitué de trois morceaux ; la dépose du calque est nécessaire pour le nettoyer, puis le redresser sur une forme ronde en plastilin avec une humidification par des buvards ; cette dépose permet l'accès à la structure en carton des piliers et des intrados.

Les piliers : Chaque pilier est redressé à l'aide de buvards humides et de cales de plexiglas (fig. 4) ; probablement encollés avec une colle arabique, ces piliers s'avèrent récalcitrants et certains restent déformés ; les piliers déchirés sont renforcés avec du papier de chanvre encollé de tylose MH 300.

Les voûtains : ils sont redressés à l'aide de buvards humides et de cales de bois, afin de les écarter délicatement.

Les vitraux : déposés, ils sont placés une journée dans un humidificateur et sont ensuite posés sur un gabarit en carton identique à la structure de l'absidiole. Mis sous presse, ils retrouvent ainsi progressivement leur forme et sont ensuite nettoyés avec des compresses de boloré imprégnées de gel de méthylcellulose.

La toiture : application également de gel de décrassage très dilué sur la toiture (papier noir) et, simultanément, pose d'un buvard humide et de petites cales afin de relever l'ensemble. Redressement du fil de fer et des petites colonnettes du garde-corps.

Les piliers : remplacement, pour les plus endommagés ou manquants, des petits rouleaux de papier simulant les piliers à la base des colonnes ; collages avec de la tylose MH 300 des rouleaux défaits. Reconstitution de l'ensemble de ces

éléments en remplaçant la plupart des liens en fils de fer.

Une fois reconstituée (sans son vitrail), cette absidiole ne présente pas un résultat satisfaisant. Malgré les redressements et remplacements d'éléments, elle ne peut être suffisamment remise en forme et son aspect diffère des autres. Un affaissement de l'ensemble des voûtes fait ressortir la clef de voûte au-delà de l'aplomb du sol. Une deuxième intervention reprend alors totalement le montage d'origine :

- Remplacement des fils de fer passant dans les nervures et des rouleaux de papier placés sur les voûtains qui sont recouverts d'un papier blanc et collés à la structure cartonnée. Ces liens métalliques rendent solidaires toute la structure de la clef de voûte aux sommets des piliers. A cet endroit, à chaque sortie du fil de fer, un petit carré de carton est placé pour renforcer la structure cartonnée des piliers et attacher ainsi plus solidement les liens métalliques entre eux.
- Remplacements des tiges de bois brut trop déformées simulant les colonnes par de nouvelles tiges de bois droites.
- Redressement de la clef de voûte avec une petite baguette de bois glissée à l'intérieur.

Le vitrail est alors replacé sur la structure et fixé, avec quelques points de tylose MH 300. Cette deuxième intervention donne un meilleur résultat, mais cette absidiole reste malgré tout "déformée", ce qui correspond à sa facture initiale (fig. 6).

Ce travail de restauration a permis de pénétrer dans la maquette et donc de mieux comprendre sa conception. Elle repose sur un châssis de bois fait de

tasseaux, de lattes et de contreplaqué fin. Les éléments sont vissés, cloués et assemblés en mi-bois.

A l'intérieur du massif de la façade, une ossature en bois, fixée à la base des piliers sur une planche de contreplaqué, forme un châssis vertical ; cette façade est autonome et s'emboîte au reste de la maquette. Une autre structure verticale, faite de tasseaux de petites sections, s'élève au niveau de la croisée du transept.

La structure interne demeure cependant invisible. Une planchette de contreplaqué traverse toute la longueur des faîtages (nef et transept), sur laquelle vient s'appuyer la structure cartonnée des voûtes. Sans doute une baguette de bois, glissée à l'intérieur de chaque pilier, rigidifie l'ensemble. Les voûtes de la nef, fabriquées minutieusement, sont donc bien conservées : voûtains cartonnés et structure en bois sont restés solidaires, seuls les papiers encollés sont parfois déchirés ou décollés. Les voûtes des premiers bas-côtés sont mieux conçues que celles des seconds ; de dimensions plus étroites, elles étaient sans doute plus difficiles à réaliser. C'est grâce à une conception initiale claire, hardie et originale que cette maquette a perduré.

Ainsi cet exercice, à double visée pédagogique, puisqu'il s'agit de développer l'habileté des enfants et de leur faire comprendre une architecture, a donné les preuves de son efficacité. D'ailleurs, lorsque Jean Délas arrive en 1940 comme instituteur à Charmes, il fait également de ses nouveaux élèves des bâtisseurs de cathédrale. "Elle était mieux réussie" avoue aujourd'hui Jean Délas et le maire de la commune, Bernard Lenoir, déplore encore sa destruction. En effet, stockée dans une remise à bois, cette maquette a été victime du temps, ce grand sculpteur.